



Le moment de souffrir et de mourir est venu. — Page 311, col. 2.

sourcil, et lança sur les deux témoins de sa profonde douleur un regard presque menaçant.

Les deux témoins gardèrent le silence. M. de Crosne avait une tristesse réelle, M. de Provence avait une affectation de tristesse qui se fût communiquée au dieu Momus en personne.

Un léger bruit de soie derrière les portes avertit le roi que la princesse de Lamballe approchait.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ANDRÉ

PAR GEORGE SAND.

XVIII

Le bon Joseph retourna à la ville d'un pied leste et le cœur léger. Arriver vers des amis malheureux et leur apporter une bonne nouvelle à laquelle ils ne s'attendent pas, c'est une double joie. Il trouva Geneviève seule et contemplant, à la lueur de sa lampe, une branche artificielle de boutons de fleurs d'oranger. Il était entré sans frapper, comme il lui arrivait souvent de le faire par précipitation ou par étourderie ; il entendit Geneviève qui parlait seule et qui disait à ces fleurs :

— Bouquet de vierge, j'ai été forcée de te porter le jour de mon mariage ; mais je t'ai profané, et mon front n'était pas digne de toi. J'ai si honteuse de ce sacrilège que je t'ai caché bien avant dans mes cheveux, que je t'ai couvert de mon voile. Cependant tu ne t'es pas effeuillé sur ma tête ; pour t'en remercier, je veux t'emporter dans ma tombe.

— Qu'est-ce que vous dites, Geneviève ? dit Joseph, épouvanté de ces paroles qu'il comprenait à peine.

Geneviève fit un cri, jeta le bouquet, et devint pâle et tremblante.

— Je vous apporte une bonne nouvelle, dit Joseph en s'asseyant à son côté : André est réconcilié avec son père ; le marquis est réconcilié avec vous ; il vous attend ; il veut vous voir tous deux, tous trois près de lui.

— Ah ! mon ami, dit Geneviève, ne me trompez-vous pas ? comment le savez-vous ?

— Je le sais parce qu'il me l'a dit, parce que je viens de le quitter et que je lui ai fait donner sa parole.

— Ah ! Joseph ! répondit Geneviève, embrassez-moi ; grâce à vous je mourrai tranquille.

— Mourir ! dit Joseph en l'embrassant avec une émotion qu'il eut bien de la peine à cacher ; ne parlez pas de cela, c'est une idée de femme enceinte. Où est André ?

— Il se promène tous les soirs au bord de la rivière, du côté des *Couperies*.

— Pourquoi se promène-t-il sans vous ?

— Je n'ai pas la force de marcher, et puis, nous sommes si tristes, que nous n'osons plus rester ensemble.

— Mais vous allez vous égayer, de par Dieu ! dit Joseph ; je vais le chercher et lui apprendre tout cela.

Il courut rejoindre André. Celui-ci fut moins joyeux que Geneviève à l'idée d'un rapprochement entre lui et son père. Il désirait le voir, obtenir son pardon, l'embrasser, lui présenter sa femme, et rien de plus. Demeurer avec lui était un projet qui l'effrayait extrêmement. Au milieu de ses hésitations et de ses répugnances, Joseph fut frappé de l'indolence et de l'inertie avec laquelle il envisageait sa position et la pauvreté où se consumait Geneviève.

— Malheureux ! lui dit-il, tu ne songes donc pas que l'important n'est pas de jouer une scène de comédie sentimentale, mais d'avoir du pain pour ta femme et l'enfant qu'elle va te donner ! Il faut bien se garder d'accepter cette première proposition de ton père sans arracher de son avarice quelque chose de mieux : une pension alimentaire au moins, et une moitié de ton revenu s'il est possible.

— Mais par quel moyen ? dit André ; je ne puis avoir recours aux lois sans que Geneviève en soit informée ; tu ne connais pas sa fermeté : elle est capable de me haïr si je viole sa défense.

— Aussi, reprit Joseph, faut-il lui cacher soigneusement mes démarches et me laisser faire.

André s'abandonna à la prudence et à l'adresse de son ami, trop faible pour combattre son père, et trop faible aussi pour empêcher un autre de le combattre en son nom. Toujours effrayé, inerte et souffrant entre le bien et le mal, il retourna auprès de sa femme, feignit de partager son contentement, et s'endormit fatigué de la vie, comme il s'endormait tous les soirs.

Quelques jours s'écoulèrent avant que Joseph pût revoir le marquis. Une foire considérable avait appelé le seigneur de Morand à plusieurs lieues de chez lui, et il ne revint qu'à la fin de la semaine. Il rentra un soir, s'enferma dans sa chambre, et déposa dans une cachette à lui connue quelques rouleaux d'or provenant de la vente de ses bestiaux.

— Ceux-là, dit-il en refermant le secret de la boiserie, on ne me les arrachera pas de si tôt.

Il revint s'asseoir dans son fauteuil de cuir et s'essuya le front avec la douce satisfaction d'un homme qui ne s'est pas fatigué en vain. En ce moment ses yeux tombèrent sur une petite lettre d'une écriture inconnue qu'on avait déposée sur sa table ; il l'ouvrit, et, après avoir lu les cinq ou six lignes qu'elle contenait, il se frotta les mains avec une joie extrême, retourna vers son argent, le contempla, relut la lettre, serra l'argent, et sortit pour commander son souper d'un ton plus doux que de coutume. Comme il entra dans la cuisine, il se trouva face à face avec Joseph, qui attendait son retour depuis plusieurs heures, et qui était venu pour lui porter le dernier coup ; mais, cette fois, toutes les batteries de notre brave diplomate furent déjouées.

— Eh bien ! mon cher, lui dit le marquis en lui donnant amicalement sur l'épaule une tape capable d'étourdir un bœuf, nous sommes sauvés, tout est